



Le nouveau professeur temporaire

C'était à la rentrée des classes, dans la cour du Collège, durant l'automne 1916 ou 1917, s'il m'en souvient.

Nous étions sur deux rangs. Nous piétinions sur place, l'hiver mordant, avant l'heure coutumière, nos doigts violets et nos mollets nus marbrés de rouge.

Pris par l'ambiance de ces garçons criards que je retrouvai, ce matin là avec joie, comme le ferait un grand de douze ou treize ans, je glissai ma jambe devant celle de l'élève qui me précédait et le poussai en avant.

Celui-ci trébucha. Un remous parcourut les rangs, Là-bas, tout au fond de la salle noire où il faudrait bientôt nous maîtriser tout près d'une heure, un lorgnon essayait de comprendre. Et comme il oscillait sur un buste qui nous rappelait, par sa longueur, celui de la girafe du cirque, il ne nous faisait déjà plus très peur, ce lorgnon !

— Allons, allons... plus vite !...

C'était tout ce qu'il avait trouvé à dire !

Malgré tout j'avais eu un frisson. A cause du froid, sans doute, mais aussi pour une autre raison. Si j'avais été pris sur le fait, dès le début de l'année scolaire, j'aurais dû subir jusqu'à l'été les conséquences de mon acte. Ce danger affronté devant mes camarades, anciens et nouveaux, une fois passé, je riai de bon cœur. Moi qui, jusqu'ici avais été ce qu'on appelle un bon élève, je m'étais soudain affranchi d'une tradition maussade et terne, suffisante pour contenter les seuls petits crevés et ridicules mouchards. J'aurais volontiers, ce matin-là, tapé sur l'épaule de n'importe qui, pour rien, pour me détendre, pour le plaisir de me dire : " J'en vaux bien un autre ", même le cancre, le dernier de la classe, celui que nous admirions le plus, car il n'avait jamais peur, lui, ne craignant, ni n'espérant rien des professeurs...

— Rosa... rosæ... rosis... Depuis combien de temps sommes-nous là ? Qu'importe, après tout, puisque nous nous amusons.

Pendant qu'il mâche du papier buvard, Roger, mon vieux copain, regarde de biais le " prof " à lorgnon qui traîne ses frippes le long du tableau noir.

Roger a retiré de sa bouche une pâte molle, homogène, à moitié digérée, et la pétrit entre ses doigts. Le lorgnon continue à annoncer devant le tableau noir, tel un vieux bidet fourbu, le museau dans sa mangeoire qui n'est qu'une vulgaire grammaire latine.

— N'oublie pas de viser un " cafard ", dis-je, en chuchotant, dans l'oreille de Roger.

— J'ai mieux, me répond celui-ci.

Lentement, en clignant de l'œil, il me désigne, du menton, les frippes dominées par le lorgnon.

Ah ! par exemple, si Roger faisait cela, ce serait vraiment un type extraordinaire, un copain dont on pourrait être fier !

Voici que le lorgnon disparaît en se tournant, face au tableau. Il ne reste plus devant nous qu'une longue perche noire, un vilain oiseau courbé au niveau de la naissance des ailes, là d'où part une espèce de patte qui essaye de tracer, d'une écriture tremblotante, et à la craie, des gribouillages qui veulent être des mots. Dominant le tout un crâne pelé, une boule d'ivoire piquetée de taches jaunâtres. Quelle cible et quel carton en perspective ! Mieux que les moineaux eux-mêmes qui sont agiles et vigilants devant la carabine.

Mais que se passe-t-il ? La girafe, la perche, est secouée sans arrêt. Elle se balance, courbée en deux. Il sort de cette loque des bruits sourds, hachés, comme un fou-rire qu'on essaierait en vain de maîtriser et qui enflerait, gronderait, éclaterait en miaulements, en piaulements, en sifflements, en fanfare.

Lentement la girafe se redresse, se retourne. Le lorgnon vibre comme une feuille de tremble sous une bourrasque. Dans la face ravagée, mais subitement humaine, étonnamment jeune, luisent des pommettes rosées. De grosses gouttes de sueur coulent sur le front, le long des joues creuses. Et tout cela s'en va, s'enfuit dans un spasme de hoquets, dans une quinte de toux suffocante, comprimant contre sa bouche, de ses mains squelettiques, un mouchoir sur la trame duquel s'étale, s'élargit une tache rouge.

Il y a un instant de stupeur dans la salle de classe. Puis de toutes ces têtes de gosses part un murmure qui enfle, monte, ricane, se tort dans un éclat de voix triomphal.

Roger s'est arrêté de rouler sa boulette de papier mâché. Quant à moi, bouche bée, les bras ballants, je contemple cette débandade, cette révolution de quartier avec consternation. Ainsi tel était l'homme avec lequel je comptais me battre dans une lutte sournoise, perfide, d'autant plus passionnante qu'elle aurait été plus périlleuse. Hélas, devant cette constatation évidente d'un adversaire sans ressort et d'une combativité nulle, devant cette fuite où sombraient tous les principes admis de discipline et de hiérarchie, je me trouvai sans entrain, tout mon plan de bataille par terre.

D'instinct nous nous levâmes, Roger et moi, et sans même nous le dire nous sentîmes que nous avions mieux à faire qu'à séjourner dans une assemblée sans contrôle, ni dignité et où le jeu de massacre eut été, comme à la foire, trop facile, et surtout sans le moindre risque.

Nous fîmes, ce matin-là, Roger et moi, pour la première fois de notre vie, l'école buissonnière.

Mais pas un instant nous ne pensâmes au malheureux qui crachait ses poumons, là-bas, dans un coin de la cour du Collège, en essayant d'étouffer cette toux qui l'avait empêché d'être, comme les autres de son âge, un soldat, et, qui sait, peut-être un héros, cette toux qui lui déchirait la poitrine et qui le ferait rejeter, si elle était connue, hors d'une classe dont il espérait faire, comme modeste professeur temporaire, son gagnepain.

N.D.L.R. - L'enfance est sans pitié mais pas sans cœur !
Rectification : Lire, page 38 du Bulletin de 1972, " C'est un vieil air oriental, dernier quatrain : " Est-ce la plainte du désert perfide, etc... et non " Est-ce la plaine... "